

Le Voyage

pour Babeth

Le petit Joseph regardait autour de lui, dans le wagon, le monsieur en uniforme fumait silencieusement. Le train subissait des soubresauts réguliers sur les rails. Joseph, par une fente dans la paroi, pouvait apercevoir la campagne défiler, les champs en jachère, les collines, les forêts. Il les dévorait du regard tandis que, dans la chaude pénombre du wagon, les passagers dormaient malgré le bruit assourdissant du train lancé à toute allure. Souvent, ils fixaient du regard un point sur le plancher, en attendant d'arriver à destination. Joseph ne s'occupait pas d'eux, mais préférait s'échapper par le petit trou, dans la prairie bordant le chemin de fer.

Jamais dans sa vie, Joseph n'avait éprouvé une telle sensation de liberté, c'était la première fois qu'il se déplaçait aussi vite. Jamais dans son monde imaginaire, dans ses jeux, pendant ses longues promenades à travers les quelques hectares de campagne qui entouraient son petit village breton, lors de ses évasions dans la ferme de papa et maman, il n'avait éprouvé un plaisir aussi immense. Jamais il n'avait songé si fort : « je suis libre, je peux aller où je veux, quand je veux, comme il me plaît d'aller, aussi vite que le vent. Je suis seul au centre du monde qui tourne autour de moi comme une myriade d'étoiles, comme ce paysage qui s'étale à perte de vue devant mes yeux. Je peux faire avancer le train encore plus vite ou me reposer comme les autres, en me laissant porter. Cela fait très longtemps que nous roulons, mais je veux rester éveillé, ne pas sombrer sous le poids de mes paupières, je suis libre, et personne ne m'enlèvera cette liberté ».

Le voyage avait duré trois jours, il partait en vacances chez une cousine qui habitait dans une charmante petite maison en Pologne. Sa tante, qui le gardait après le départ de sa mère, partie chercher un travail, lui avait expliqué qu'il prendrait le train seul pour rejoindre cette cousine dont il n'avait jamais entendu parler auparavant. Des messieurs l'avaient aidé, hissé dans le wagon. Joseph avait eu un peu peur mais il était encore tout excité à l'idée de voyager seul à travers le vaste monde. Lorsque sa cousine viendrait le chercher sur le quai, il serait un homme, car il aurait quitté pour la première fois sa mère, son village, le monde de l'enfance. Jusqu'à présent, il n'avait connu que le petit ruisseau en contrebas du village, et les rails qu'on lui défendait de traverser. Il scrutait pendant des heures les collines de l'autre côté, assis au bord de ce mètre et demi de graviers et d'acier. Il finissait par longer le petit ruisseau en lançant machinalement des pierres dans les fourrés. Il ne se sentait pas aussi libre qu'à présent.

Joseph était parti en train d'une gare de campagne bretonne. Il avait passé une nuit dans une autre gare, dans une grande ville. Une ville si grande qu'elle aurait pu

contenir des centaines de villages comme le sien, en Bretagne. On voyait à perte de vue de grandes maisons, si hautes qu'elles touchaient presque le ciel, et des rues recouvertes de pierre grise et noire, des avenues remplies de personnes qui couraient dans tous les sens, habillées curieusement, se bousculant entre les maisons, les boutiques, avec des policiers donnant des coups de sifflet stridents. Le soir tombait et le train ralentissait, il finit par s'arrêter dans une gare bondée. Joseph n'avait jamais vu autant de monde concentré dans un endroit si étriqué et dans les rues étroites d'une ville pourtant si vaste. On avait fait descendre les passagers, on les avait fait mettre en file indienne, on leur avait donné du pain avant de poursuivre le voyage qui allait durer quelques jours. Joseph avait ensuite dormi avec d'autres petits garçons, dans les lits superposés d'une grande chambre d'hôtel. Au petit matin, on les avait réveillés et ils avaient tous embarqué dans un train plus grand. Joseph se demandait pourquoi ils avaient dû se lever si tôt, pourquoi ils avaient tous eu à monter dans un train alors que la clarté de l'aube était encore prisonnière des collines à l'horizon et que l'obscurité commençait à peine à s'éclipser.

Depuis leur départ de la gare, le train ne s'était arrêté qu'une seule fois, en pleine campagne. Après un long vrombissement de tonnerre dans le ciel, une violente pluie de grêlons s'était abattue dans de lourds tintements. Elle avait frappé le wagon avec un immense fracas, comme s'il avait été transpercé. Le train avait alors stoppé son avancée dans un crissement de métal insupportable et n'avait redémarré qu'après de longs instants, dans le même tintamarre. Joseph, dans son village paisible, n'avait pas été accoutumé à tant de vacarme. Lui qui n'avait rien entendu de plus bruyant que le passage d'une locomotive à vapeur durant quelques secondes avant de longues heures à écouter le petit ruisseau couler en contrebas de la ferme, les pas feutrés de sa mère sur le parquet le soir, à l'heure du souper. Lui qui n'avait connu jusqu'à présent que les gazouillis bienheureux des oiseaux et le bourdonnement oisif des mouches sur la table de la cuisine, avait cependant réussi à s'habituer aisément au lourd tumulte du train. Il parvenait à ne pas y prêter trop d'attention. Ils avaient déjà franchi une immense rivière, beaucoup plus grande et plus majestueuse que le petit ruisseau, en traversant un énorme pont ferroviaire. La lumière déclinante du soleil luisait sur la surface calme des eaux endormies du grand fleuve. Un paysage divin. Un peu après le pont, le train avait traversé une sorte d'immense ensemble d'usines, où les innombrables cheminées en brique rouge, dressées comme les arbres imposants d'une forêt de pins noirs, crachaient leur fumée épaisse qui grimpait jusqu'au ciel gris et sombre.

Quelque chose avait attiré son attention : dans le wagon, des femmes pleuraient, des enfants regardaient autour d'eux comme des bêtes effarées. Ils devaient sûrement prendre le train pour aller enterrer un parent, ou un ami. Joseph, lui, était heureux, même si le village commençait à lui manquer. Il se réjouissait de l'avenir, des jours heureux avec sa cousine qui l'attendait, en Pologne. Il y resterait le temps que sa mère trouve une maison là où elle pourrait travailler et gagner de quoi manger.

Après deux jours de voyage, Joseph regardait le sol au dehors, sous les rails du train. Une boue liquide et abondante commençait peu à peu à envahir le paysage. Même à la vitesse à laquelle le train circulait, Joseph pouvait apercevoir bien distinctement les flaques d'eau reflétant le ciel orageux. La nuit tomba, Joseph s'endormit paisiblement. Il rêva cette nuit là. Il se voyait déjà jouer dans la maison où l'on percevait un doux fumet de café, la tendre odeur du pain chaud. Il se voyait déambuler dans le petit jardin baigné de soleil, les rayons éclairant son visage joyeux. Il se voyait gambader à travers les prés, s'allonger dans l'herbe grasse et verdoyante, au milieu des fleurs parfumées et des arbres fruitiers. Il cueillerait tous les jours un magnifique bouquet pour sa cousine qui l'attendrait, le sourire aux lèvres, dans la cuisine, à l'heure du souper. Il scruterait l'horizon, perché en haut des arbres et pourrait aller là où il lui plairait d'aller, en courant aussi vite que le train, sans voie ferrée ni barrière. En été, il ramasserait et croquerait à pleines dents les énormes pommes sucrées du jardin, il pêcherait des truites chaque dimanche dans la rivière, avec un petit filet. Il serait heureux.

A son réveil, le train stoppa, la locomotive siffla. Ils étaient arrivés. On les poussa au dehors. Joseph sauta allègrement du wagon pour atterrir dans la boue. Il chercha sa cousine qu'il ne trouva pas, il n'y avait que des hommes en uniforme, des chiens rabattant les passagers sur le quai boueux. Il reçut un violent coup dans le dos qui le fit se ranger dans la file avec les autres passagers, un molosse aboyait, de sa gueule écumante, il le terrorisait. Il était tenu en laisse par un homme à la mine patibulaire, en veste grise et coiffé d'une casquette décorée d'une tête de mort. On fit avancer les passagers en deux colonnes, jusqu'à une entrée monumentale en brique rouge, cernée de fils de fer barbelés et de gardes. Les hommes hurlaient des choses dans une langue qu'il ne comprenait pas. Sa tante ne l'avait sans doute pas envoyé dans le bon train.

Joseph avisa une pancarte. Il ne savait pas vraiment lire mais en reconnaissait les lettres noires, formant deux mots qu'il ne comprenait pas, il parvint toutefois à déchiffrer :

« A-U-S-C-H-W-I-T-Z B-I-R-K-E-N-A-U ».

Léo Gautier-Mugnier